

PIERRE
MAGNAN

Le parme convient
à Laviolette

ROMAN

DENOEL

Extrait de la publication

Le parme convient à Laviolette

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël
La Maison assassinée
Les Courriers de la mort
La Naine
L'Amant du poivre d'âne
Le Mystère de Séraphin Monge
Pour saluer Giono
Les Secrets de Laviolette
Périple d'un cachalot
La Folie Forcalquier
Les Romans de ma Provence (album)
L'Aube insolite
Un grison d'Arcadie

Aux Éditions Gallimard
Dans la collection Folio
Le Sang des Atrides, n° 2119
Le Secret des Andrones, n° 1829
Le Tombeau d'Hélios, n° 2210
Les Charbonniers de la mort, n° 1906
La Maison assassinée, n° 1659
Les Courriers de la mort, n° 1986
Le Mystère de Séraphin Monge, n° 2352
Le Commissaire dans la truffière, n° 2223
L'Amant du poivre d'âne, n° 2317
Pour saluer Giono, n° 2448
Les Secrets de Laviolette, n° 2521
La Naine, n° 2585
Périple d'un cachalot, n° 2722

Aux Éditions Fayard
Les Enquêtes du commissaire Laviolette

Aux Éditions du Chêne
Les Promenades de Jean Giono (album)

Aux Éditions Alpes de Lumière
La Biasse de mon père

à paraître :
Chronique d'un château hanté (roman)
Moyen en tout (vie)

Pierre Magnan

Le parme convient
à Laviolette

R O M A N

DENOËL

Tous les personnages de ce roman sont sortis de l'imagination de l'auteur : leur aspect physique comme leurs qualités et leurs travers, et c'est bien dommage car si l'on pouvait les rencontrer dans la vie on s'amuserait un peu plus.

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2000, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2 207 25112.8
B 25112.7

*Pour Loue
et Élisabeth
unies.*

*Ô Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!*

Baudelaire, *Le Voyage*

Le col des Garcinets

Connaissez-vous le col des Garcinets? C'est une route minuscule que le cartographe de service osa à peine esquisser tant elle lui parut aléatoire et presque sans issue.

Elle part de Selonnet pour gagner Turriers et Bellafaire, festonnée de virages tortueux qui se confondent en excuses autour de quelques ruisseaux à forme de torrents. Elle tergiverse pour les contourner ou les franchir, à l'instar des hommes qui imaginèrent la manière la moins coûteuse de la construire, à partir d'un chemin muletier qui fut pendant mille ans la seule voie possible pour atteindre ces pays perdus de Dieu quoique magnifiques.

Elle est tracée dans les cristaux infernaux qui naquirent il y a quinze millions d'années quand les Alpes s'érigèrent pour barrer la route aux Pyrénées qui prenaient nonchalamment leurs aises. Ici, en ce nœud gordien géologique, à la suite de ce monstrueux coup de tampon, la roche s'est solidifiée en débris qui res-

semblent à du bois mort et qui, longs et minces, prennent l'allure d'une profusion de poignards acérés.

Quand les étoiles et la lune veillent seules sur le col des Garcinets, celle-ci se reflète un million de fois sur ces poignards qui dévalent les roubines luisantes, éclairant d'une fête à lanternes vénitiennes la nuit close où chuchotent les ruisseaux.

Celui qui n'a jamais vu le col des Garcinets par lourd novembre chargé de nuées noires qui s'écroulent, sans bruit, hors du ciel menaçant pluie, ne peut pas savoir ce qu'est la solitude. Il passe trois voitures par jour dans ces parages : le laitier qui fait la collecte, le boulanger de Seyne qui livre jusqu'à Bellaffaire et le facteur dans sa voiture jaune qui ne s'attarde pas parmi toute cette nature rébarbative.

Or, sur cette route, il y avait un homme à bicyclette, cette nuit-là, en l'an tant, vers le milieu de l'automne. Il allait à Bellaffaire tuer le cochon chez les Bardouin de la Varzelle, une ferme cossue en ce pays de pauvres, parce que les Bardouin avaient toujours *fait petit*. Faire petit, par chez nous, ça signifie économiser à l'extrême. Quand une mère voit son enfant engloutir sa tartine en trois bouchées, elle lui crie, si c'est une bonne mère :

– Fais petit!

Ça veut dire : maîtrise ta faim, tu auras l'impression de manger plus et plus longtemps, et ça veut dire aussi : fais durer ton plaisir.

Mais cette objurgation s'applique en grand aux dynasties dont faisaient partie ces Bardouin. En trois

génération de lésine, ils avaient acquis cette extraordinaire puissance de pouvoir dire non à tout le monde. Chez eux, depuis trois siècles, *faire petit* était devenu un gène dominant.

La Varzelle était au flanc de Bardonnanche, le pays des noyers. Bordant les champs et bornant les biens, parfois surplombant les chemins vicinaux, il y en avait au moins soixante qui s'étalaient, avec des troncs bien droits et sans nœuds jusqu'à dix mètres de hauteur. On n'a jamais entendu dire que le propriétaire de soixante noyers à tronc lisse fût mort pauvre en ces parages.

L'homme qui ahanait à bicyclette, en négociant au plus juste les lacets de ce col baroque, était en train d'énumérer les raisons que les Bardouin avaient de se croire riches. Lui, le pauvre, n'avait jamais su amasser mousse, bien qu'il eût beaucoup roulé.

Il avait rendu service à tant de monde ! Rentré à seize ans, en quarante-trois, dans la Résistance, il avait été de tous les coups hasardeux où les chefs du maquis ordonnaient d'aller sans s'y rendre eux-mêmes. Reconnu, avec étonnement, comme héros survivant, alors qu'il aurait dû mourir dix fois, on lui avait quand même refilé une médaille qu'il arborait lors des grandes dates commémoratives où l'on regroupait les rescapés des deux ou trois dernières guerres, afin de rogner le moins possible sur le temps de travail.

Enfin... Il lui restait quand même de bons souvenirs. Quelques femmes, avant que son prestige de héros et sa maigreur fussent oubliés, quelques femmes l'avaient

aimé par-ci par-là, et il s'aidait pour pédaler des images et des paroles qu'elles avaient abandonnées à sa mémoire lors de leurs étreintes, et qui disaient merci avec plus ou moins de conviction.

Mais ici, cette nuit, dans le col des Garcinets, s'évertuant à la maigre lumière de sa lanterne, cet homme qui s'appelait Ferdinand Bayle ne puisait pas beaucoup de réconfort en ces souvenirs car maintenant il avait cinquante ans, des rides profondes, une tête en pain cuit et il était seul.

C'était un pauvre homme qui vivotait de peu : quelques journées de travail par-ci par-là, quelques *lèques* à tuer les grives qu'il montait à l'automne sur des terrains qui n'étaient pas à lui. Oh, il y avait bien aussi quelques maigres récoltes de truffes sur les truffières des défunts sans héritiers, ceux qu'on avait longuement surveillés de leur vivant, à genoux, comme pour la prière, agitant comme une baguette de chef d'orchestre le bâton à mouche de la truffe. Ceux-là, on avait attentivement étudié leur mimique lorsque, portant comme un sextant le bâtonnet de coudrier horizontal, ils suivaient la danse verticale de la mouche surplombant le coin nettoyé où se mussait la truffe. Et il avait fallu alors conserver en sa mémoire ce lieu précis, cette mimique, en additionner des centaines, chez les uns chez les autres, jusqu'à ce que la rumeur vous fasse entendre l'oraison funèbre de celui qu'on avait tant espionné :

– Il est encore mort le Chabrias!

Cet *encore* signifiait chez nous que ce Chabrias était mort *en plus* de tous les autres. Et alors, l'hiver suivant, on se hasardait en catimini au soleil descendant, à faire l'orant au pied du chêne rabassier jusqu'à ce que la mouche aux ailes d'or vienne danser au-dessus du sol truffier. Alors vite, sur ce coin bien repéré, on enfonçait avec précaution la truelle à peser le café qu'on avait trouvée dans un fond d'épicerie, on creusait à tâtons, avec les doigts, et comme ça les bonnes années on se faisait deux cents, trois cents grammes de truffes biscornues par semaine, biscornues parce que chez nous, la rabasse capricieuse se love de préférence entre deux cailloux qui la compriment plutôt qu'à cinq centimètres de là, dans la terre meuble qui l'aurait faite toute ronde. Personne n'a jamais pu expliquer cette prédilection des truffes de notre pays pour s'insérer entre deux pierres pointues. Si on pouvait savoir...

Ainsi songeant, ahanait sur sa bicyclette cet homme qui gravissait en danseuse le col des Garcinets. A sa taille, accroché à la ceinture, tintinnabulait le long fusil de boucher à aiguïser les lames.

Il avait tout le temps d'aligner les pauvres péripéties de son existence médiocre, enlaçant les souvenirs érotiques à ceux du cueilleur clandestin de rabasses. Ça ne faisait pas une vie bien remplie et à cinquante ans qu'il avait alors il y avait peu d'espoir pour que ça change. Le tracteur était à bout de course (trois cent trente-cinq mille kilomètres au compteur!) et quand il allait falloir négocier avec le Crédit agricole, ses *alter ego*, les autres

paysans du conseil d'administration, allaient tout de suite tordre la bouche au seul mot de *prêt* car on savait qu'il n'avait pas de chance et qu'il n'y avait aucune raison pour que cela cessât.

– Qu'est-ce que tu veux...

Lui répondait-on de toute part et ce point de suspension qui limitait le discours terminait seul la phrase que résumait un large écart de bras.

– Qu'est-ce que tu veux..., signifiait ce lambeau de discours. Tu n'as pas de chance! Quand tu calcules bien ton coup pour faucher ton foin et le rentrer entre deux averses, tu peux être sûr que tu fais pleuvoir, tu es réputé pour ça! Dis la vérité : combien de fois en vingt ans as-tu rentré ton foin sec?

On ne prêtait qu'aux chanceux, on ne prêtait qu'aux gros travailleurs car le monde, qui en a peur, confond la malchance et la paresse.

Il ne devait de n'avoir pas été saisi qu'à la mauvaise publicité qui aurait éclaboussé les élus. Je te demande un peu à quoi ça ressemble un paysan saisi? Un paysan en titre de son bien depuis peut-être quinze générations, qui ne se souvenait plus de la date exacte où le bien était rentré dans la famille, ou il faudrait plonger dans les archives de quatre dynasties de notaires pour en retrouver l'origine. Non : on ne le dépose pas au bord de son bien avec quelques balluchons et deux ou trois cages pleines de poules. Non, ça la ficherait trop mal. On passait le dossier sous la pile en attendant des jours meilleurs.

Mais pendant ce temps-là le tracteur rendait l'âme ; on vendait le blé à la sauvette (tout le monde le savait) pour ne pas passer par les organismes officiels qui auraient encaissé et n'auraient rien rendu ; on tondait le troupeau six semaines avant le temps et déjà, les greniers vides, on le nourrissait avec de la paille et il restait trois mois avant la repousse de l'herbe. Le pailler serait-il assez haut pour nourrir le troupeau ? Ne serait-on pas obligé de brader celui-ci juste au beau milieu de la plus mauvaise saison quand, faute d'herbe, la valeur des bêtes est au plus bas ?

Voici le portrait achevé de ce misérable qui ahanait sur sa bicyclette à la roue probablement voilée tant elle faisait entendre un doux bruit d'aile, à chaque tour.

Sous son oraison funèbre lorsqu'il mourrait, on tracerait cette phrase de procès-verbal : « Vivait d'expédients. »

Car comment appeler autrement cette œuvre de bourreau qui consiste à aller tuer le cochon chez les autres ?

Le cochon est l'animal le plus proche de l'homme. Il le nourrit mais il lui en laisse tout le remords. On peut avoir la conscience tranquille après avoir occis un agneau ou un veau mais jamais un cochon. Chaque soir, quand apparaît sur la soupe épaisse la couenne du lard, c'est comme si le cochon de l'année venait vous parler de sa gentillesse. Et il y a plus de soixante cochons trépassés dans la vie de chaque paysan bas-alpin, qui viennent vous parler de leur amitié aujourd'hui et à l'heure de votre mort. Amen !

– Amen! se dit l’homme entre ses dents.

Sur cette dernière réflexion, il s’aperçut qu’il avait atteint le sommet du col. Devant lui surgissait la constellation de la Vierge qui plongeait vers son déclin et s’estompait sous la clarté de la lune oblique. L’odeur amère des chênes-verts montait des profondeurs du Grand Vallon sous Champdarène.

La ferme où il allait se voyait en bas dessous. On avait allumé toutes les lampes pour la lui signaler comme un phare. On l’attendait. Autour de ces profuses clartés, s’échappaient d’un feu d’enfer les buées du chaudron où l’on puiserait l’eau pour ébouillanter la couenne.

Bayle respira largement. Maintenant, la route descendait. Il ne restait plus qu’à se laisser glisser en freinant dans les virages.

Il resserra la sangle qui assurait à sa ceinture le fusil à aiguiser. Il aurait dû avoir un fourreau pour celui-ci mais il en était du fourreau comme du tracteur, il était depuis longtemps hors d’usage. Bayle avait pris l’habitude de le porter tout nu contre lui. Il suffisait seulement, comme il le fit, de le caler contre sa cuisse afin d’éviter qu’il cliquetât et que la bête à sacrifier ne l’entendît car sinon elle se mettrait à hurler et il ne serait plus possible d’exercer son métier en paix.

Depuis qu’il avait franchi le col, la lumière des Bardouin n’était plus visible, la lune oblique faisait luire l’asphalte. Au loin clignotaient les quelques feux de Bellaffaire. C’était une fête après la rude montée dans les bois obscurs où se mussait la route.

Bayle était presque content. La patronne des Bardouin avait une assise superbe et il avait bien semblé à Bayle que l'autre jour, quand elle était venue lui commander le travail, elle l'avait jaugé des pieds à la tête avec un air connaisseur. Voici une pensée agréable à caresser quand on est entre les rives d'un chemin rébarbatif, perdu dans la nuit close, que la lune elle-même ne parvient qu'à rendre plus lugubre. Une femme, dans la tête d'un homme, par ces pays sans concession c'est une clarté qui vous guide même si l'attention qu'elle pourrait vous porter est fallacieuse, c'est toujours mieux qu'une médaille de Saint-Christophe contre les embûches de la route obscure.

Ainsi songeait Bayle dans la pente traîtresse.

« Il faudra que je règle mes freins », se dit-il.

Ça faisait des années, pour la même bicyclette, qu'il se recommandait la même chose. Il ne s'agissait plus de régler mais de remplacer. La gomme des patins n'existait plus mais Bayle avait une grosse expérience de la négligence. Il savait l'appivoiser, la séduire, la maîtriser. Il vit bien que, dans le virage où il s'était présenté trop vite, l'asphalte était anormalement mordoré sous la lune. Mais il n'eut pas le temps de corriger sa vitesse. La roue avant s'était mise en travers, la roue arrière, avec son poids d'homme, se cabrait comme un cheval et vidait de la selle son passager.

À part le blasphème instinctif de celui qui perd l'équilibre, ça ne fait pas beaucoup de bruit une bicyclette avec un homme dessus qui cascade vers le ravin

et qui continue légère à tressauter de rocher en rocher jusqu'au fond du vallon, alors que son pilote est déjà lourdement enroulé autour d'un tronc de pin.

La roue voilée en un frôlement d'aile continua de tourner dans le vide quelques secondes encore tandis que mourait la lumière de la lanterne que la dynamo n'alimentait plus.

Le silence total s'installa sur la nuit. Il n'y avait pas un souffle d'air. Il n'y avait, très loin, que le vacarme à peine audible de quelques chiens de troupeau qui s'éveillaient d'un rêve hallucinant, plein de famine et de fringale.

Alors, quand il eut assez épié ce silence, un personnage émergea avec précaution de l'ombre des yeuses. Longtemps flairant, la tête tournée, tantôt à droite tantôt à gauche, la solitude de l'ombre, tressaillant au moindre passage d'un rare nuage devant la lune, il resta accroché au tronc du chêne-vert où jusque-là il se dissimulait.

Quand il se risqua à sortir de l'orée, il révéla qu'il était en grand deuil. C'était un grand deuil de veuf d'autrefois que soulignaient un beau nœud papillon de crêpe noir sur la casquette et un large brassard de même nature au-dessus du coude gauche. Les veufs de cette époque portaient ces signes de leur affliction deux ou trois ans durant. Ils avaient toujours l'air d'être amputés d'un membre. Leur main, côté cœur, pendait inerte chaque fois qu'ils cessaient de travailler, chaque fois qu'ils s'endimanchaient pour quelque loisir désormais superflu.

PIERRE MAGNAN

•• Le parme convient à Laviolette

Un tueur de cochons, résistant de la première heure, est assassiné au col des Garcinets, Basses-Alpes. Arme du crime : de l'huile.

À quelques encablures, dans le village de Piégut, le célèbre commissaire Laviolette dépérit à cause d'un chagrin d'amour, ce qui, à soixante-quinze ans, pourrait paraître comique à tous ceux qui n'ont pas encore soixante-quinze ans.

Le juge Chabrand veut lui confier l'affaire. Laquelle n'aurait jamais ému le commissaire, si un autre crime n'était commis à Puimisson. Encore un tueur de cochons. Et un résistant. Arme du crime : des abeilles.

Petite précision : les deux crimes auraient pu passer pour des accidents, si le coupable n'avait pris la peine de fixer sur ses victimes une page d'agenda, à l'aide d'une épingle à linge. Très important, l'épingle à linge.

Laviolette veut bien se réveiller.

Accompagné comme d'une flûte par son chagrin d'amour, il amorce une enquête nonchalante auprès de quelques artistes du département.

Son inépuisable connaissance du pays et bien sûr le hasard feront le reste.

Quant à savoir pourquoi le parme convient à Laviolette...

Un chant d'amour à la Haute-Provence. Un des meilleurs romans de Pierre Magnan.

Photo de couverture :

© ICL, Stock Image.

Création : Francis Pessin.

DENOËL

B 25112.7  5.00
ISBN 2.207.25112.8
120 FF TTC

Extrait de la publication

